

cer, par la fine expression de ses doigts, l'organe dont il était privé.

Son père et sa mère étaient morts. Il se trouvait seul, dénué de toute fortune, de tout secours, et, plutôt que de mendier, il résolut de se créer, par ses propres forces, un moyen d'existence. Il prit une planchette, un ciseau, et se mit à l'œuvre. Ses premiers essais furent bien pénibles et bien tristes. Que de dessins imparfaits ! que de coups de ciseau manqués ! Que de fois le malheureux aveugle détruisit par une entaille trop profonde une œuvre à laquelle il avait déjà consacré de longs jours de travail ! Tout autre que lui aurait été découragé de tant de difficultés, mais il avait l'amour de l'art et la puissance de la volonté. Après tant et tant d'efforts, il arriva enfin à tenir son ciseau d'une main forte, à le faire entrer avec tant de précision dans le bois, à sentir si nettement l'un après l'autre chaque pli du vêtement, chaque contour d'un membre, qu'il voyait, pour ainsi dire, par les doigts la figure qu'il dessinait se former et s'animer. Bien plus, il en était venu, — chose incroyable ! — à se graver par le toucher, dans la mémoire, les traits d'un visage, et à les reproduire avec une ressemblance parfaite. J'ai vu, au musée d'Innsbruck, un buste en bois de l'empereur Ferdinand, qu'il a fait d'après le buste d'un artiste viennois, et qui est tout aussi ressemblant que l'original. J'ai vu chez lui le portrait d'un de ses parents, qu'il a ciselé en lui passant à diverses reprises la main sur le visage, et qui est, dit-on d'une parfaite exactitude.

Kleinhans, à soixante-dix ans, était encore droit et robuste ; sa figure avait une grande expression de douceur et de bonté, et il travaillait chaque jour comme dans sa première jeunesse. Dans le cours de sa longue carrière, il a fait trois cent cinquante Christs de différentes grandeurs, une statue de saint Jean Népomucène et une centaine de têtes de madones ou de saints. Il m'a montré, dans son atelier, un crucifix de trois pieds de haut, auquel il avait pu adapter un mécanisme de son invention, qui relevait graduellement la tête du Christ, ouvrait ses yeux et ses lèvres, puis les refermait peu à peu, et faisait retomber le front pâle du Dieu mourant dans l'agonie de la Passion.

Tant d'œuvres surprenantes n'enrichirent point l'infatigable Kleinhans. Ses compatriotes ne surent pas apprécier le génie laborieux d'un tel homme et ne firent rien pour lui donner une situation meilleure. Moi, je le voyais seul dans sa chambre sombre, où il vivait au jour le jour du produit de ses sculptures.

Mais il avait le cœur gai. Nul vain désir ne l'agitait. Nulle ambition d'honneur ou d'argent ne troublait ses rêves d'artiste. Sa pensée était remplie des images célestes qu'il avait

reproduites et qu'il voulait reproduire encore. Il se mettait à sculpter dès le matin, et à mesure qu'il achevait son travail, son visage s'animaient, son âme se dilatait.

Je pensais, en le regardant ciseler devant moi un groupe de saints d'une grâce remarquable, à l'harmonieux Beethoven frappé de surdité. Mais Kleinhans avait une satisfaction que Beethoven ne pouvait plus trouver.

“ Je sens me disait-il, chaque ouvrage de sculpture qu'on me présente et chaque ouvrage que je fais. Je le sens dans ses plus minutieux détails, et j'en jouis comme si je le voyais.”

Il a lui-même composé les paroles et la musique d'un cantique dans lequel il exprimait avec une touchante résignation ses émotions d'artiste aveugle. Il m'en a chanté toutes les strophes, en s'accompagnant de son mauvais clavecin, et j'ai essayé de les traduire, mais je n'ai pu conserver le naïf caractère de l'original :

“ Voyez le pauvre aveugle dans sa misère. Il faut qu'il s'en aille de par le monde chercher son pain de chaque jour. Nulle plume ne saurait dépeindre ce que l'aveugle doit endurer. Prenez pitié de lui, ô Dieu puissant !

“ Tobie lui-même a attesté le malheur de la cécité. Il eût voulu plutôt souffrir toute autre infortune. Il eût voulu mourir, quand l'hirondelle lui ravit la lumière.

“ Lorsque, par une belle matinée de printemps, les rayons du soleil enchantent tous les regards, l'aveugle seul ne jouit pas de cette douce clarté. Nul tableau, nulle couleur ne sourient à ses yeux. Hélas ! c'est une amère privation.

“ Mais je veux louer le Créateur, quoiqu'il m'ait fait aveugle. Je veux lui rendre hommage, quoique je vive dans les ténèbres. Il m'a, dans sa bonté, accordé la grâce de pouvoir ainsi ciseler son image.

“ Un jour aussi, je me réjouirai, quand mes yeux se rouvriront, quand je pourrai contempler la splendeur du Très-Haut. C'est lui qui est le bon Pasteur ; il garde lui-même ses brebis aveugles ; lorsque le fil de la vie mortelle se brise, il leur montre la lumière du ciel.

“ Pauvres aveugles, pauvres sourds et infirmes, adorez la Providence de Dieu. Voyez ; que n'a-t-il pas souffert lui-même sur la croix pour nous ? Notre infirmité n'est-elle pas une faveur qu'il nous a faite ? Sans cela, peut-être, par combien d'erreurs et de péchés nous serions éloignés de lui !”

Quand ce noble artiste eut achevé son religieux cantique, je lui serrai les mains avec une profonde émotion. Je pris, pour la somme modique qu'il me demanda, les deux seules figurines qui lui restaient, et je les emportai comme un souvenir d'une des mes meilleures heures de voyage.

Xavier MARMIER.